

# CHOCHANA BOUKHOBZA

## Le Troisième Jour

ROMAN



DENOËL  
ÉDITIONS DE LA SUISSHE FRANÇAISE

# Le Troisième Jour

DU MÊME AUTEUR

*Un été à Jérusalem*, Balland, 1986,  
et Points Roman n° 321. Prix Méditerranée  
*Le Cri*, Balland, 1987, et Points Roman n° 325  
*Les Herbes amères*, Balland, 1989,  
et Points Roman n° 414  
*Bel Canto*, Seuil, 1991  
*Pour l'amour du père*, Seuil, 1996  
*Sous les étoiles*, Seuil, 2002

Pour la jeunesse

*Quand la Bible rêve*, Gallimard, 2005



Chochana Boukhobza

# Le Troisième Jour

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2010*

Extrait de la publication

*À mes enfants*  
*À Paul Raymond*  
*À Michèle Chiche*





*Entends-tu ce violon qui se lamente ?  
Il résonne de notes sanglantes.  
Son cœur déjà présage la fin de l'attente.  
Il joue le tango de la mort  
Tu ne dois pas avoir peur, mon trésor.*

*ANONYME, Das Todestango*



## Avertissement

Les personnages de ce roman, comme leur nom ou leur caractère, sont purement imaginaires, et leur identité ou leur ressemblance avec tout être réel, vivant ou mort, ne pourrait être qu'une coïncidence non voulue ni envisagée par l'auteur.



# PREMIER CANTIQUÉ



*Rachel*

Je n'ai pas attendu de défaire ma valise. Je suis entrée dans la chambre d'Elisheva et je lui ai dit que je partais. Mon professeur a continué à accrocher ses robes sur des cintres avant de murmurer d'une voix neutre :

— La répétition commence à dix-huit heures.

J'ai préféré ignorer l'avertissement.

— Et toi? Qu'est-ce que tu vas faire?

— Me reposer. Passer quelques coups de fil.

— Les violoncelles?

— Je m'en occupe.

— Mais je peux t'aider...

— Non. Laisse.

Elisheva m'a tendu trois billets pour le concert que j'ai empochés en souriant.

— Ils ne viendront pas, ai-je décrété, en pensant que cette femme était une sorcière. Elle savait où j'allais sans m'avoir posé de question.

— Tu les invites. C'est ça qui compte.

J'ai cueilli ma veste sur le dos d'une chaise et je me suis tirée sans prendre le temps d'enfiler la deuxième manche.

Le couloir était bouché par deux Américaines obèses, parées de diamants qui scintillaient sur leur peau pâle. La plus grosse répétait sur trois tons : « *Oh my God!* » et sa compagne modulait : « *Yes, yes!* »

Je me suis plaquée contre le mur, et elles sont passées, habillées de mousseline pastel qui frémissait à chaque ondulation de la graisse. Je me suis dit que je préférerais être moi, pauvre, jeune et belle. Je n'ai pas de quoi me payer un palace, mais mon corps me répond.

J'ai pris l'ascenseur, marché, comme en rêve, dans le hall de l'hôtel.

Chaque pas me coûtait une énergie considérable. Le décalage horaire et ma nuit d'avion commençaient à me détraquer. Si je ne voulais pas bousiller mes solos durant la répétition, le mieux aurait été d'aller dormir. Mais j'avais besoin d'arpenter la ville, de la retrouver, rue après rue.

— *I call you a taxi, miss?*

— *I'll take the bus... Thanks.*

Le portier en livrée marron, qui doit arriver tous les matins en taxi collectif d'un village des territoires, m'a lancé un regard surpris, comme si j'allais à ma perte. Je lui ai souri et je me suis engouffrée dans la porte tambour dont les vitres étincelaient dans la lumière.

Et le souffle du charaf m'a foudroyée sur la terrasse plantée de lauriers roses.

Quelques pas plus loin, trempée de sueur, j'ai regretté la proposition du portier. La chaleur tombait du ciel comme une couverture de laine et pas un coin d'ombre n'était en



vue. Électrifiés par le soleil, les arbres n'offraient aucune protection. L'air grésillait de bruits qui venaient de nulle part, grillons, pépiements d'oiseaux, ronflement de moteur.

J'ai traversé le jardin du Plazza, contourné Kikar Tsion, descendu Rehavia. J'avais envie d'un felafel sans oser me l'offrir. Comment m'envoyer dans l'estomac, à neuf heures du matin, une pita farcie de lamelles d'oignons, d'aubergines huileuses, de boules de pois chiches frites et le tout enrobé de harissa ?

Mais plus j'y pensais, plus je salivais.

Et j'ai failli en acheter un, quand j'ai vu le bus 26 tourner au coin de la rue. Je me suis mise à cavalier pour atteindre la station. Un soldat et une dame d'un certain âge piquaient le même sprint. La dame levait le bras en criant : « *Hatzor*<sup>1</sup>, *hatzor* », et sa poitrine tressautait au rythme de sa course. Le soldat galopait en silence. Sa kippa, accrochée par une épingle à ses cheveux, se soulevait comme un petit cou-vercle au-dessus de sa tête.

Le chauffeur nous avait remarqués. Il a patienté jusqu'à ce que nous soyons montés et la dame, en se tenant à la rampe, l'a béni avec un accent marocain prononcé : « *Tiyé bari, adoni!* » J'ai gagné un siège en me traduisant cette expression — « Sois en bonne santé, monsieur » —, puis je n'ai plus pensé à rien. Au carrefour, le chauffeur a accéléré brutalement pour se lancer à tombeau ouvert sur la route de Guivat Tsarfatit.

Cramponnée à mon siège, je regardais par la vitre poussiéreuse ce paysage sec et rouge, les champs d'oliviers, l'étal

1. *Hatzor*: Arrête-toi.

de gargoulettes et de poteries déployées à la même place depuis une décennie.

Rien n'a changé et pourtant si.

Un nouveau rond-point se bâtissait, complètement absurde, et les ouvriers arabes qui coulaient le ciment n'ont pas levé la tête au passage du bus qui se ruait dans le virage.

Combien de stations avant mon arrêt? Deux? Trois?

Je me demandais comment mes parents me recevraient. J'étais contente de les revoir, mais j'appréhendais notre rencontre. Nos rapports sont compliqués, même si nous nous aimons.

J'ai pressé le bouton pour demander l'arrêt. À la radio, le présentateur annonçait un record de sécheresse dans la région. Puis, sur les premières mesures d'une chanson de Chlomo Artsi, les portes caoutchoutées se sont repliées dans un chuintement.

Je suis descendue dans la galerie creusée à travers la montagne.

Et la chaleur m'a suffoquée.

Cette banlieue située à huit cents mètres d'altitude a surgi dans les années 70. L'aube y est fraîche en été, puis le soleil monte et la chaleur s'installe. À midi, la canicule atteint son paroxysme. La température dégringole avec la nuit et, sous le ciel vineux, la brume qui se faufile dans les ruelles s'allonge en longues écharpes blanches et glacées.

Mes parents se sont installés dans ce quartier quand j'ai eu six ans. Ils ont occupé un appartement au troisième étage du premier immeuble achevé et nous avons commencé à

vivre entre les tranchées et les grues, dans le bruit des marteaux piqueurs des maçons embauchés en Cisjordanie.

Les immeubles s'élevaient, des rues se dessinaient, des écoles et des épiceries s'ouvraient, mais les collines semblaient si vastes qu'on pensait ne jamais pouvoir les remplir.

Deux fois par mois, nous allions nous balader avec ma classe sur les coteaux. On marchait entre les oliviers et les bouquets de thym ; on traversait des villages arabes qui vivaient des tontes de leurs moutons. Parfois, on croisait un Arabe qui labourait avec un cheval et une charrue à un soc. Son lopin s'étendait sur deux terrasses. Il y faisait pousser du blé, quelques pieds de vigne. Notre maître nous désignait les murets de pierres sèches, de simples empilements pour lutter contre l'érosion. Il caressait le tronc d'un olivier et nous expliquait le travail secret des racines qui se ramifiaient pour former un immense treillis qui viendrait bloquer chaque atome d'argile à la saison des pluies. Le maître balayait la classe du regard. Nous l'écoutions avec attention. Et nous avions envie de pleurer quand il ajoutait que nous étions pareils aux oliviers. Nos racines nous avaient sauvés de la destruction. Par les livres et les prières, la terre d'Israël était devenue indéracinable de notre pensée.

Les collines de mon enfance ont disparu.

Les grues ont travaillé sans relâche. Le béton a tout envahi. Le prix des appartements était bas, la vue sur Jérusalem incomparable. La montagne s'est couverte de cités. Après les cités, des villas avec des toits en tuiles rouges sont apparues, de belles maisons sans terrasses, car celles-là étaient palestiniennes.

Mes parents vivent dans une ruelle négligée. Six ans plus

tôt, le syndic s'est enfui en volant la copropriété, et les habitants n'ont plus voulu se cotiser pour acheter des plantes ou du fioul. Les parties communes sont peu entretenues et défleuries. En hiver, chacun se chauffe comme il peut et plutôt mal. Les jours de grand froid, quand le vent souffle sur la montagne, les poêles à pétrole et les radiateurs à huile ne suffisent pas à chauffer les murs glacials et il faut s'emmitoufler dans des châles et des doudounes. Les plus frieux vont jusqu'à porter des gants. L'année de mon départ, j'avais eu si froid aux doigts que je n'arrivais plus à jouer du violoncelle.

On était à la mi-mai.

J'ai gravi l'escalier en m'exhortant à la patience.

Et j'ai fait l'erreur de ne pas frapper à la porte, qui était légèrement entrebâillée.

Je l'ai poussée doucement, un sourire immense sur les lèvres. Je revenais à la maison et j'étais, oui, heureuse de rentrer.

L'oreille collée au transistor, mon père était seul dans la salle à manger. Il écoutait une fréquence religieuse qui répète à longueur d'années que Dieu aime Israël malgré les fautes de son peuple, qu'Il a donné ce pays des deux côtés du fleuve Jourdain et qu'un jour le Messie se lèvera pour nous restituer notre héritage.

Mon père s'imbibe de ces commentaires qui l'aident à affronter la dure réalité israélienne. Jadis, il me vantait ces émissions et voulait que je les écoute. Il pensait qu'elles me prodigueraient savoir et sagesse, qu'elles me mettraient un peu de plomb dans la cervelle. Mais ce n'était pas mon truc. Pas plus la radio que les traditions religieuses. Mon frère

## Remerciements

Ce travail aurait été impossible sans l'amitié de Michèle Chiche, d'Hélène Cohen, d'Aviva Cohen, de Denise Berrebi, de Rachel Grunstein. Leurs lectures et leurs conseils m'ont permis de couper, raturer, approfondir des scènes, des personnages.

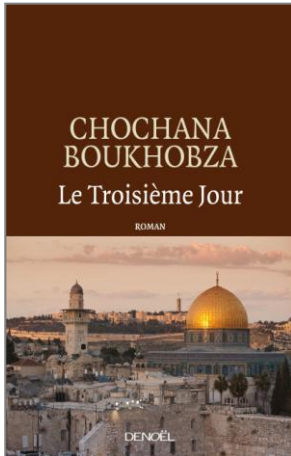
Je souhaite remercier André Laks, Claude Torres et Ariel Sion du Mémorial de la Shoah pour leurs documentations sur la musique dans les camps d'extermination. Et Claire Roch qui m'a fait découvrir l'*Élégie* de Fauré.

Merci à Peter Black et Philip Selim de l'United States Holocaust Memorial Museum pour leurs réponses sur Majdanek et l'Erntefest Action.

Un grand merci à Corinne Mellul, François Sergent et Géraldine Amiel pour cette chambre en ville où j'ai écrit au calme quelque temps.

Merci enfin à Thomas Nolden pour son encouragement et son soutien.

Et un grand grand merci à Bruno Flamand pour ses coups de crayon habiles, intelligents et toujours pleins de tendresse.



# Le Troisième Jour

## Chochana Boukhobza

Cette édition électronique du livre  
*Le Troisième Jour* de Chochana Boukhobza  
a été réalisée le 25 août 2011  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
imprimé par Normandie Roto  
(ISBN : 9782207101568 - Numéro d'édition : 175077).  
Code Sodis : N42402 - ISBN : 9782207101582  
Numéro d'édition : 228549.